

Jean-Baptiste
Perronneau
PERRONNEAU

Portraitiste
de génie
dans l'Europe
des Lumières

**Musée
des Beaux-Arts
d'Orléans**

**du 17 juin
au 17 septembre
2017**

Cette exposition est reconnue d'intérêt national par
le ministère de la Culture et de la Communication



MUSÉE
DES
BEAUX
ARTS
ORLÉANS

Musée des Beaux-Arts d'Orléans
Place Sainte-Croix - 45000 Orléans
musee-ba@ville-orleans.fr 02.38.79.21.86

@MBAOrleans 
www.orleans-metropole.fr



Jean-Baptiste Perronneau, Portrait d'Alphonse, Thomas Dupont de la Made, 1764, Musée des Beaux-Arts d'Orléans - © Musée des Beaux-Arts d'Orléans

SOMMAIRE

ÉDITORIAL.....	1
3 QUESTIONS À DOMINIQUE D'ARNOULT.....	2
COMMUNIQUÉ DE PRESSE.....	3
PARCOURS DE L'EXPOSITION.....	4
REDÉCOUVRIR PERRONNEAU.....	4
1734-1746	
<i>Une formation parisienne à l'école de la nature.....</i>	6
1747-1755	
<i>Les débuts fulgurants d'un portraitiste dans le Paris des Lumières.....</i>	7
<i>Desfriches ou l'Orléans des Lumières.....</i>	8
<i>Perronneau académicien (1754).....</i>	8
1756-1764	
<i>À la rencontre des amateurs en Europe : les voyages du « peintre de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris ».....</i>	9
1765-1766	
<i>Séjour à Orléans dans la société des physiocrates.....</i>	10
1767-1783	
<i>Une quête perpétuelle de nouveaux horizons.....</i>	11
LA POSTERITÉ D'UN ARTISTE SINGULIER.....	12
JEAN-BAPTISTE PERRONNEAU.....	14
COMMISSARIAT.....	15
SCÉNOGRAPHIE SIGNÉE MARTIN MICHEL.....	15
AUTOUR DE L'EXPOSITION.....	16
LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS D'ORLÉANS.....	17
INFOS PRATIQUES ET CONTACTS PRESSE.....	18

Le musée des Beaux-Arts d'Orléans est fier d'ouvrir toutes grandes ses portes à l'un des artistes dont le nom est lié à la mémoire de notre cité : Jean-Baptiste Perronneau.

Au fil de cette exposition exceptionnelle, qui fera date, sont présentées, entourées de documents d'époque, les principales œuvres de cet immense portraitiste d'un XVIII^e siècle passionné par la technique du pastel. Cent œuvres, dont vingt provenant des collections d'Orléans, qui laissent entrevoir le mode de vie d'intellectuels, d'artistes, de négociants... qui prirent une part active et éclairée à l'effervescence du siècle des Lumières. Une belle collection qui a toute sa place à Orléans, où Jean-Baptiste Perronneau effectua de nombreux voyages et exécuta le portrait d'anonymes de la bourgeoisie locale mais aussi de personnages restés célèbres, comme son ami Aignan Thomas Desfriches.

Plus que jamais, notre capitale régionale, « ville d'Art et d'Histoire », affirme le rôle du musée comme un lieu de découverte de notre histoire, mettant à la portée de tous le travail de chercheurs qui nous permettent de mieux connaître et de faire connaître notre patrimoine.

Merci à toutes celles et tous ceux, personnel, Amis du musée, partenaires, bénévoles, qui ont contribué à cette magnifique exposition.

Et maintenant, guidés par nos conservateurs et nos conférenciers, qui vous invitent à ce voyage artistique dans l'Europe des Lumières, laissez-vous séduire par la luminosité, les couleurs douces, veloutées et chatoyantes de ces portraits intimistes, aux regards parfois énigmatiques, parfois malicieux.

OLIVIER CARRÉ
Maire d'Orléans
Député du Loiret

Les passages de Jean-Baptiste Perronneau à Orléans ont laissé des traces dans les collections du musée où l'artiste est désormais chez lui. De l'achat du portrait de Daniel Jousse, conseiller au présidial d'Orléans, en 1860, à l'acquisition extraordinaire, en juin 2016, du portrait d'Aignan Thomas Desfriches, fondateur du musée et grand ami de Perronneau, rejoint depuis par le portrait de sa femme, ce sont aujourd'hui vingt et une œuvres de l'artiste, léguées par les descendants des modèles ou par des amateurs soucieux d'enrichir les collections de leur ville, ou encore achetées au gré des opportunités, qui constituent le fonds du musée des Beaux-Arts d'Orléans, principal ensemble d'œuvres de ce portraitiste insatiable qui a couru l'Europe, marquant profondément l'art de son temps mais également celui du siècle suivant, de Helleu à Berthe Morisot qui virent en lui leur maître en pastel.

En consacrant sa première rétrospective à cet artiste incontournable des Lumières, non seulement le musée des Beaux-Arts lui rend sa juste place dans l'histoire de l'art, mais il remplit également sa mission de recherche et de valorisation de ses collections. Cette exposition n'aurait pas été possible ni aussi complète sans l'important travail de Dominique d'Arnoult, qui a consacré sa thèse à Perronneau et qui a fait découvrir l'immensité de son œuvre dans le catalogue raisonné publié chez Arthena en 2014. Son commissariat scientifique, de même que l'investissement total des équipes du musée, de la direction de la Culture et de la direction de la Communication, ont été essentiels pour mener à bien ce projet, derrière lequel tous se sont fédérés pour faire revivre non seulement les grandes heures de l'Orléans des Lumières, mais également le musée, lequel retrouve sa place au sein du panorama national, avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication, qui a reconnu d'intérêt national cette exposition.

Avec Jean-Baptiste Perronneau, c'est également une saison tournée vers le XVIII^e siècle qui s'ouvre, et qui s'achèvera avec la réouverture des salles du musée consacrées à cette période, offrant un nouvel écrin aux œuvres de Perronneau et de ses contemporains.

OLIVIA VOISIN
Directrice des musées d'Orléans

3 QUESTIONS À DOMINIQUE D'ARNOULT

En quoi Jean-Baptiste Perronneau a-t-il marqué son siècle ?

Dès ses premières apparitions aux Salons du Louvre, lieu de reconnaissance obligé de l'époque, Jean-Baptiste Perronneau est reconnu par ses pairs comme un portraitiste qui répond au mieux aux enjeux artistiques du nouveau portrait des Lumières. Il rencontre immédiatement l'admiration du public et Friedrich Melchior Grimm écrit en 1749 qu'il « marche à pas de géants dans cette carrière ».

À ce même Salon du Louvre, il va exposer pendant quarante ans, de 1746 à 1779, cent-vingt portraits au pastel et à l'huile, ce qui en fait un des principaux portraitistes de son temps.

En même temps, lors de ses très nombreux voyages, il va incarner un art ambitieux du portrait auprès des élites européennes.

Comment expliquer le véritable engouement du portrait à l'époque de Lumières et quel en était son usage ?

Dans cette société du XVIII^e siècle en profond bouleversement, s'impose peu à peu l'individu. De ceci témoigne le goût de la représentation de soi qui n'est pas laissé à la seule aristocratie et aux hommes et femmes illustres, mais au contraire se fait jour dans une large clientèle. Le portrait des Lumières brouille les cartes sociales. Il s'agit de ne pas avoir l'air de son rang. Le vêtement, son tissu et sa couleur, participent de cette stratégie des apparences qui ne réside plus tant dans des signes ostentatoires, qu'en un air naturel, tout de composition. La ville imite Versailles et Versailles imite la ville. Au pastel, l'éclat du verre et l'or de son cadre font du portrait un objet précieux qui participe au goût du jour pour la brillance et la clarté ménagées par tous moyens dans les intérieurs.

Les portraits des commanditaires vont prendre place dans l'intimité de l'appartement, de l'hôtel particulier, ou de la résidence de campagne. Ils sont parfois destinés à figurer au centre de la belle collection léguée à l'Université ou à la Ville. D'autres fois offerts en témoignage d'amitié.

En quoi Jean-Baptiste Perronneau se distingue-t-il de ses pairs ?

Ce qui distingue Perronneau est le caractère de son dessin dans lequel « il excelle », comme l'écrivent ses contemporains (Gougenot, 1748), grâce à la formation de peintre d'histoire qu'il a reçue à l'École du modèle vivant de l'Académie. Sa couleur est particulièrement variée, subtile et vraie, car le fruit d'une observation de la nature nourrie des principes « d'opposition et de comparaison » de l'École flamande transmis directement par Oudry. Il a sa façon d'être vrai et de rendre les individus avec leurs imperfections, sans quoi le portrait deviendrait faux. Les qualités artistiques du portrait rendent chaque physionomie digne d'intérêt.

L'originalité de Perronneau au pastel tient à l'impression de *sprezzatura*, ou de désinvolture, qu'il sait donner, en masquant le travail sous une apparente facilité. D'où une vibration inimitable qui rend ses portraits vivants. Il sait de plus arrêter le travail à temps. Il transpose son art du pastel dans ses portraits à l'huile, remarquables par la vivacité de la touche.

Sa clientèle est variée, il est également l'artiste qui a peint quelques têtes princières de son époque mais aussi les protagonistes de l'Europe des Lumières, avec cette nouvelle composante que représentent les acteurs du grand négoce qui partagent la sociabilité des amateurs de l'art, figure essentiel du monde artistique au XVIII^e siècle.

Du 17 juin au 17 septembre 2017, le musée des Beaux-Arts d'Orléans présente la première rétrospective consacrée à Jean-Baptiste Perronneau (v. 1715-1783), véritable portraitiste de génie à la personnalité artistique singulière et exigeante.

Cette exposition invite à visiter l'Europe des Lumières – moment du plus extraordinaire engouement pour le portrait jamais connu – à travers 150 œuvres provenant de prestigieuses collections publiques (musée du Louvre, National Gallery...) et privées, souvent inédites, mais aussi du musée des Beaux-Arts d'Orléans qui conserve le fonds le plus riche d'œuvres de l'artiste.

Dans un parcours chronologique, l'exposition retrace l'incroyable carrière du peintre (1734-1782) depuis sa formation et ses débuts fulgurants à Paris, marqués par sa réception à l'Académie royale en 1753, jusqu'aux voyages qui lui feront aborder les villes de France (Lyon, Toulouse, Bordeaux, Orléans) et d'Europe (Bruxelles, Rome, Londres) avant de faire d'Amsterdam un port d'attache et de départ vers les villes hanséatiques comme Hambourg ou vers Saint-Petersbourg et Varsovie.

Illustrant le goût du XVIII^e siècle pour le brillant et l'éclat, les pastels de Perronneau côtoient ici ses portraits peints à l'huile et comme chez leurs commanditaires de l'époque, des peintures des maîtres anciens, des œuvres de peintres et de sculpteurs contemporains de l'artiste, ainsi que des objets d'arts décoratifs. Tous réunis, ils offrent un regard neuf sur ce portraitiste trop rapidement classé comme le rival malheureux de Maurice Quentin Delatour (1704-1788) et qui s'avère être, au contraire, un artiste virtuose dont le parcours se distingue nettement de ses contemporains.

Ses réseaux de sociabilité embrassent en effet le siècle de manière plus complète que pour d'autres peintres, avec cette nouvelle composante de sa clientèle que représentent les acteurs du négoce et du grand commerce, qu'ennoblit la sociabilité artistique.

L'exposition reconstitue les liens que noue Perronneau lors de ces nombreux voyages avec les amateurs d'art et notamment sa longue amitié avec Aignan Thomas Desfriches – riche entrepreneur orléanais et futur fondateur du musée des Beaux-Arts d'Orléans – de laquelle naîtra une série de pastels parmi les plus importants de sa carrière.

Depuis 1860, le musée des Beaux-Arts d'Orléans n'a cessé d'acquérir des œuvres de Perronneau, jusqu'à l'achat en juin 2016 d'un chef-d'œuvre – le portrait d'Aignan Thomas Desfriches – à la suite duquel le musée a souhaité restituer l'œuvre de Perronneau dans son siècle avec cette première rétrospective.

L'exposition en quelques chiffres :

- 151 œuvres et documents exposés,
- 53 pastels,
- 49 prêteurs,
- 8 pays,
- 36 caisses spéciales fabriquées pour les pastels,
- 80 m² de mousse de calage dont 40 m² de mousse polyuréthane alvéolée fabriquée spécialement pour les caisses pastels,
- 10 000 km parcourus par Valérie Luquet pour emballer les pastels.

REDÉCOUVRIR PERRONNEAU

En 1908 l'exposition des *Cent pastels à la galerie Georges Petit à Paris* rendait à Jean-Baptiste Perronneau sa juste place, non seulement dans l'histoire de l'art du XVIII^e siècle aux côtés des plus grands, mais également dans celle du pastel. Bien au-delà de l'engouement extraordinaire que rencontre cette technique dans les années 1740-1790, les praticiens de la fin du XIX^e siècle se revendiqueront de Perronneau et de sa liberté de touche qui donne une vie sans égal à ses modèles. **Aucune rétrospective n'avait pourtant été consacrée à cet artiste** dont les œuvres, rassemblées par Dominique d'Arnoult dans un catalogue raisonné de plus de quatre cents portraits, se répartissent entre collections particulières et institutions.

Pour la première fois, quatre-vingt-quinze œuvres de Perronneau (dont cinquante-trois pastels) sont réunies, couvrant l'ensemble de la carrière de cet artiste voyageur qui refusa le confort d'une carrière parisienne, permise par son statut d'académicien, pour parcourir l'Europe à la rencontre de commanditaires issus des cercles intellectuels et des réseaux d'amateurs. Perronneau, « Peintre du Roy », ne peint pas le roi. Le déroulement de sa carrière tient dans ce

paradoxe de réussir, malgré ses absences de Paris, à conserver sa présence au Salon du Louvre où il expose cent-vingt portraits entre 1746 et 1779, prouesse qui fait de lui le plus important des protagonistes du Salon sous le règne de Louis XV et de Louis XVI, avec son aîné le pastelliste Maurice Quentin Delatour (ou de La Tour), peintre de la famille royale.

Cette réunion extraordinaire permet surtout, de l'atelier du peintre au Salon du Louvre et dans la diversité des milieux traversés à travers la France et l'Europe, d'appréhender les enjeux du portrait qui devient, plus que tout autre genre, l'expression de la pensée des Lumières. Artiste singulier, il y répond avec cette façon unique de donner vie par de savants jeux de poudre aux amateurs dont l'identité pourrait sembler dérisoire, face à l'art qui s'exprime dans toute sa virtuosité, si ceux-ci ne reconstituaient pas aujourd'hui la société la plus éclairée des années 1740-1780, tel un journal que Perronneau aura écrit à l'huile et au pastel.

Cette exposition, reconnue d'intérêt national par le Ministère de la Culture, rend hommage à un artiste qui, par ses séjours et ses amitiés, a lié son nom à la ville d'Orléans, dont le musée conserve aujourd'hui le fonds le plus important.

— vers 1715-1716

Perronneau naît à Paris, aîné de sa fratrie, dans un milieu d'artisan. Son grand-père était maître-tapisserie à Tours. Sa mère, Marie-Geneviève Frémont, est la fille d'un maître-tonnelier parisien.

— 1730

Sa famille est domiciliée près de la Sorbonne, rue des Cordiers, dans un quartier dédié au livre et à l'estampe.

— 1734

Il suit les cours de dessin d'après le nu masculin à Paris à l'École du modèle de l'Académie royale de peinture et de sculpture où il remporte une première médaille des prix de quartiers. Il reçoit également l'enseignement de Charles-Joseph Natoire. Rencontre, à l'École du modèle, de l'Orléanais Aignan Thomas Desfriches.

— 1737-1740

Il se perfectionne au dessin en exécutant des gravures d'après les dessins des professeurs de l'Académie. Gabriel Huquier lui confie l'exécution d'estampes publiées en recueils et, chez Laurent Cars, son maître de gravure, il interprète à l'eau-forte relevée au burin des tableaux de François Boucher, peintre familial de cet atelier.

— 1744

Première commande d'un portrait au pastel, grâce au comte de Caylus pour le comte Tessin à Stockholm (*Portrait d'un « Nègre blanc » nommé Mapondé*).

— 6 août 1746

Perronneau est agréé à l'Académie royale de peinture et de sculpture sur présentation de portraits au pastel et à l'huile, ce qui lui ouvre les portes de l'exposition du Salon du Louvre. Il expose cinq portraits dont trois au pastel : *M. le Marquis d'Aubaïs en Cuirasse* ; *M. Drouais, Peintre de l'Académie* ; *M. Gilquin, peintre, en huile* ; *Le petit Demoyel, tenant une poule huppée* ; *Un jeune écolier, frère de l'auteur, tenant un Livre*.

De 1746 jusqu'en 1779, malgré ses voyages incessants, il exposera à seize Salons du Louvre quelque 120 portraits au pastel et à l'huile. Seul son aîné le pastelliste Maurice Quentin de La Tour, agréé en 1737 et reçu académicien en 1746, en exposera un aussi grand nombre.

— 1750

Perronneau expose quinze portraits au Salon du Louvre dont un *Portrait de Maurice Quentin de La Tour*. De La Tour fait accrocher, à l'insu du jeune peintre, l'un de ses autoportraits à côté de son portrait de commande pour discréditer le jeune peintre. Plus pétillant que sur le portrait par Perronneau, inversement plus vrai, de La Tour souhaite moucher le nouveau venu en pleine ascension.

— 1751

Séjour à Orléans chez son ami Aignan Thomas Desfriches. Il expose son portrait au Salon du Louvre, participant à la renommée de Desfriches comme un fervent amateur d'art.

— 28 juillet 1753

Perronneau est reçu par l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris avec les portraits à l'huile des professeurs *Jean-Baptiste Oudry* et *Sigisbert Adam*, sculpteur. Il les expose au Salon du Louvre avec ceux de la *Princesse de Condé* ; *Milord d'Hunlington* ; *Madame Le Moynes, femme de M. Le Moynes, le fils, Professeur de ladite Académie* ; *M. Julien le Roy* ; *Madame **** ; *M. Bouguer, de l'Académie royale des Sciences* (hors livret).

— 1754

Voyage à Bruxelles où il reçoit la commande du *Portrait du prince Charles Alexandre de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas autrichiens*. Mariage avec Louise Charlotte Aubert, fille de l'orfèvre et peintre en émail du roi, Louis François Aubert.

— 1756

Départ pour Bordeaux où il reste deux ans. Il se lie à l'armateur Bonaventure Journu, qui devient l'un de ses principaux commanditaires en lui faisant peindre ses frères et associés, ainsi que leurs familles et leurs alliés, les Agard. Il rencontre Joseph Vernet à qui le roi a commandé les *Ports de France*.

— 1758

Bordeaux ne possédant pas d'Académie, il se rend à Toulouse où une Académie a été érigée en 1750 et il expose au Capitole, accueilli par le peintre Dujon et les amateurs.

— 1759

Voyage de Lyon à Rome où il rencontre Charles-Joseph Natoire à l'Académie de France. De retour à Paris en juillet, il expose au Salon du Louvre – le plus beau du siècle – les portraits des artistes Joseph Vernet, Laurent Cars, Charles-Nicolas Cochin et du poète Pierre-Honoré Robbè de Beauveset.

— 1761

Voyage à Londres pour une commande de Georges Brudenell, 4^e comte de Cardigan. Afin d'offrir à sa clientèle des copies de ses portraits en miniature, il se fait accompagner par Théodore Gardelle, un Genevois qui travaillait pour lui en 1744 à Paris. Pris de folie, celui-ci assassine sa logeuse et la découpe en morceaux qu'il brûle dans un poêle. Son procès défraie la chronique en mars-avril. Perronneau est amené à comparaître devant la cour de justice. Il expose à la Royal Academy of Arts quatre portraits au pastel, dont sans doute celui de *William Henry Nassau van Zuylestein, 4^e duc de Rochford*.

Grâce aux ambassadeurs de Hollande comme Jacob Boreel, il prolonge son voyage vers la Hollande où il reste cinq mois. Lors de ce « séjour fructueux », il peint à La Haye les portraits du prince et de la princesse d'Orange-Nassau et de l'érudit Meerman, puis à Rotterdam et à Amsterdam des bourgeois et leurs familles. Il se lie au banquier et échevin de la ville d'Amsterdam, Daniel Hogguer.

— 1764

Voyage à Karlsruhe pour rencontrer l'amateur Karoline Luise avec laquelle il est en relation épistolaire depuis 1750. Elle lui commande le portrait de son époux, le margrave *Karl Friedrich Markgraf von Baden Durlach*. Il peint les portraits du chorégraphe français Jean Georges Noverre, attaché au duc de Wurtemberg, et de son épouse, comédienne.

— 1765-1766

Long séjour à Orléans dans la société de Desfriches qui lui procure de nombreuses commandes. Alors qu'il s'était consacré au pastel depuis dix ans, Perronneau reprend les pinceaux pour satisfaire la demande. Il expose des portraits d'Orléanaises au Salon de 1765. Naissance de son premier fils Alexandre Joseph Urbain (1766-1831), qui deviendra peintre d'histoire.

— 1767

Voyage réitéré à Bordeaux où il propose à sa fidèle clientèle de les peindre à l'huile. L'Irlandais naturalisé français MacCarthy, avocat, jurat de la ville et acteur du grand commerce des vins, ou M^{me} de Parouty, la jeune et dépensière héritière de plantations à Saint-Domingue qui a le « goût américain », sont représentatifs d'une nouvelle société qui apprécie chez Perronneau l'art de varier sa touche en fonction de son modèle.

— 1769

Lors du Salon du Louvre, Perronneau est évincé de sa place en raison de ses choix, contraires au bon goût qui, selon ses détracteurs, ne se développe qu'à Paris. La coalition, favorable à de La Tour, portraitiste de la cour, est orchestrée par Diderot et Chardin. L'admirable portrait rembranesque de la vieille Bordelaise M^{me} Journu et celui du bibliophile Orléanais Lenormant du Coudray essuient les critiques, tant pour le choix des modèles que pour leurs caractéristiques qui marquent la singularité de Perronneau dans le panorama artistique.

Séjour à Abbeville. Dans cette citée vouée aux arts, il peint Théophile van Robais et ses oncles, dirigeants de la « manufacture royale de draps fins façon d'Angleterre et de Hollande » ainsi que trois portraits d'Abraham van Robais, chefs-d'œuvre où il laisse libre cours à sa science de la couleur, du coloris et de la touche.

— 1770-1772

Il prolonge son exil en Hollande, espérant trouver, en vain, autant de commandes qu'en 1761. En revanche, il est invité chez son ami Jacob Boreel et son fils Willem, qu'il peint tous deux plusieurs fois, comme il l'avait fait précédemment pour Abraham van Robais. Au milieu de son séjour, il souhaite revenir à Paris, mais M^{me} Perronneau ayant préféré s'installer au Petit-Charonne, il demande au marquis de Marigny un atelier à Paris où recevoir le public. Celui-ci lui répond qu'il n'y a pas de libre actuellement.

— 1773

Naissance de son second fils, Henry Louis (1773-1812), qui deviendra imprimeur-libraire à Paris.

— 1777

Après un séjour à Madrid en 1775 où il est proche de l'Académie San Fernando, il retrouve Daniel Hogguer à Hambourg et il peint au passage le *Portrait du prince Carl von Hessen-Kassel, gouverneur royal résidant au château Gottorf à Schleswig*.

— 1779

Perronneau est à Paris et sans lieu où recevoir le public. Il ne réitère pas sa demande d'atelier, mais l'un de ses proches, M^{me} Perronneau sans doute, en charge le comte de Vergennes. La demande est défavorablement annotée par Jean-Baptiste-Marie Pierre, premier peintre. Il regagne Amsterdam et retrouve le français Louis Métayer et Charles Théophile de Cazenove, plus tard secrétaire de Talleyrand.

— 1781

Perronneau fait d'Amsterdam son point de départ pour de nouveaux voyages. A Saint-Pétersbourg, où le français Falconet vient de terminer une statue équestre colossale de Pierre Le Grand commandée par Catherine II, il peint les enfants de l'ambassadeur Harris.

— 1782

Séjour à Varsovie où le roi de Pologne, Stanislas II Auguste Poniatowski, lui commande deux portraits dont le sien.

— 19 novembre 1783

Perronneau est pris d'une « fièvre », liée à un nuage de gaz sulfurés émis par le volcan Laki (Islande), lors de l'irruption la plus importante des temps modernes. Il meurt à son domicile, sur le Herengracht, au croisement avec Leidse Straat, et il est enterré le lendemain au cimetière Leidsche Kerkhof.

Une formation parisienne à l'école de la nature

Jean-Baptiste Perronneau a une quinzaine d'année lorsqu'il décide d'embrasser la **carrière des arts**, sans doute guidé par le foisonnement des plus grands imprimeurs et graveurs parisiens près de chez lui rue Saint-Jacques. Charles-Joseph Natoire lui apprend le dessin et, en 1734, **il s'inscrit à l'École du modèle mise en place par l'Académie royale pour se perfectionner dans l'étude du nu.** « Un génie naturel pour le dessein » est le préalable indispensable à la formation de peintre et ses débuts sont des plus encourageants : sur les trois médailles décernées chaque trimestre, il reçoit d'emblée la première.

Ce prix est d'autant plus méritoire que si certains de ses condisciples, comme l'Orléanais Aignan Thomas Desfriches, ne sont pas issus du monde des arts, bien d'autres, tels Pierre Alexandre Aveline ou Charles Nicolas Cochin, appartiennent à des familles d'artistes. C'est à cette date qu'il se lie avec la société artistique de la rue Saint-Jacques. **Il est remarqué par Gabriel Huquier**

6



Portrait d'une femme en robe bleue et de son serviteur noir
Orléans, Musée des Beaux-Arts - © LTD christie's



Portrait de Philippe Cayeux, sculpteur d'ornements
et de son épouse - © Collection particulière

qui lui confie la gravure à l'eau-forte de dessins de professeurs de l'Académie, tandis que Laurent Cars l'emploie dès 1740 pour d'ambitieuses gravures d'interprétation d'après Boucher ou Natoire.

Si la formation du jeune Perronneau est celle d'un peintre d'histoire, depuis 1737 il contemple toutefois au Salon du Louvre les portraits au pastel de Maurice Quentin de La Tour qui lui valent les plus vifs succès. Perronneau s'essaie d'abord sur ses proches à cette technique dans laquelle il excelle rapidement, puis décide de se consacrer à son tour à l'art du portrait, encouragé par son milieu artistique et par une première commande, en 1744, suscitée par le comte de Caylus. Le pastel fait naître de nombreux débats au sein de l'Académie qui lui reproche d'être une technique trop utilisée pour ses effets flatteurs.

Pour son agrément à l'Académie, qui lui ouvre les portes du Salon du Louvre en 1746, Perronneau présente de fait des portraits peints dans les deux techniques, à l'huile et au pastel, choisissant également des modèles masculins de tous les âges. **Montrant lors du Salon son large talent dans le genre du portrait**, Perronneau peut dès lors partir à la conquête de commanditaires.

1747-1755

Les débuts fulgurants d'un portraitiste dans le Paris des Lumières

Les critiques saluent les débuts fulgurants de Perronneau, certains n'hésitant pas à le comparer à Maurice Quentin de La Tour. Les deux peintres n'ont toutefois que peu de raisons d'être rivaux : à de La Tour, l'élite parisienne et Versailles, à Perronneau, la diversité qu'offre le Paris des Lumières avec ses artistes et leurs familles qui constituent la sociabilité du peintre, les membres de la noblesse, de l'administration royale, parisienne et provinciale, jusqu'aux étrangers de passage. Il n'hésite pas plus à s'éloigner de Paris et il se rend à Orléans au moins deux fois, en 1747 et 1751, chez son ami Desfriches qui l'introduit dans la bourgeoisie orléanaise.

Les enjeux artistiques du portrait sont alors au cœur des conférences d'Oudry et Tocqué à l'Académie. Dans l'esprit des Lumières, la ressemblance ne peut suffire à la réussite d'un portrait et le peintre doit au contraire se concentrer sur l'individualité du modèle, invitant le spectateur à percevoir la noblesse qui réside en chacun et qui se lit dans le visage plutôt que dans les signes du paraître. La beauté du pinceau de l'artiste doit apporter les grâces nécessaires pour que le portrait passe de l'œuvre de ressemblance au statut d'œuvre d'art admirable pour ses seules qualités esthétiques.



Portrait de Mme de Sorquainville, née Geneviève Antoinette Le Pelletier de Martainville © Paris, Musée du Louvre, Département des Peintures



Portrait d'un homme de face en habit et veste de velours bleu roi - © Collection particulière

Perronneau, imprégné de ces idées, saisit ses modèles à l'instant du calme de l'âme, selon un panel d'attitudes qu'il fait varier en fonction des physionomies. Il privilégie les étoffes simples, animées de savants effets de drapés, pour conduire le regard à s'arrêter plus longtemps sur les traits qu'il restitue sans idéalisation, avec les défauts du modèle, ce que Cochin perçoit comme le « comble de la difficulté ». Le traitement des ombres et des reflets auquel se livre Perronneau, avec un art unique de la couleur en une juxtaposition de teintes décomposées (comme le feront les impressionnistes), laisse une sensation de désinvolture et de facilité cachant un long et savant travail. C'est précisément cette *sprezzatura* qui fait l'excellence de ses portraits aux yeux des amateurs et qui le conduit à être reçu membre de l'Académie le 28 juillet 1753.

Desfriches ou l'Orléans des Lumières

Négociant, dessinateur, collectionneur et mécène orléanais, **Aignan Thomas Desfriches** (1715-1800) appartient à une famille prospère de marchands.

Se destinant à une carrière artistique, il reçoit dès 1732 les leçons de Nicolas Bertin à Paris, devient élève dans l'atelier de Natoire en 1733 et fréquente l'École du modèle (1735). Cette formation est l'occasion de nombreuses rencontres avec des artistes comme Perronneau, le sculpteur Lemoyne et son élève Pigalle, les peintres Jean II Restout ou encore le graveur Charles Nicolas Cochin.

En 1738, Desfriches rentre à Orléans pour prendre la tête du négoce familial avant de fonder en 1755 une raffinerie de sucre. Il y attire de nombreux artistes et amateurs parisiens, faisant d'Orléans un centre artistique majeur, dont Cochin, Charles Michel-Ange Challe, Joseph Vernet, Claude Henri Watelet, Johann Georg Wille, et Perronneau vient y peindre les portraits de sa famille et de ses familiers.

Sa riche collection est composée d'œuvres de contemporains (Chardin, Boucher, Greuze...) et de maîtres anciens notamment nordiques (Jacob Van Loo, Caspar Netscher...), parfois acquises avec l'aide de Perronneau, notamment lors de ses séjours dans les Pays-Bas. Une partie est entrée au musée des Beaux-Arts d'Orléans grâce aux dons de sa fille M^{me} de Limay, en 1824 et 1825.

Desfriches reprend les crayons en 1745 et multiplie les paysages, puisant dans les environs d'Orléans et les paysages de la Loire ses sujets. En 1786, il fonde l'École Gratuite de dessin d'Orléans dirigée par Bardin, avec lequel il rassemble pendant la Révolution le patrimoine des établissements religieux supprimés, pour former le noyau du musée des Beaux-Arts ouvert dès 1799 au public.

Perronneau académicien (1754)

Le 28 juillet 1753, Perronneau est reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture, reconnaissance essentielle pour le peintre qui passe de la maîtrise, au statut plus proche de



Portrait d'Aignan Thomas Desfriches -
© Orléans, Musée des Beaux-Arts, Christophe Camus

l'artisanat, à celui d'artiste. Pour cette importante étape de sa carrière, qui suit l'agrément, l'Académie lui demande de réaliser comme morceaux de réception les portraits à l'huile des académiciens Jean-Baptiste Oudry et Sigisbert Adam. Laurent Cars, Massé, Cochin, Michel-Ange Challe, Aved et Chardin constituent son jury, dont l'enthousiasme ne pourrait être plus grand face aux deux portraits pleins de vie que Perronneau réalise. Garrigues de Froment évoque les « éloges que ces deux Tableaux lui attirèrent de la part de ses Confrères, du bruit et du plaisir qu'ils y firent (...) quand les Maîtres se sont énoncés aussi positivement, aussi clairement, d'aussi bonne foi, qu'ils le firent en faveur de M. Perroneau ».

Le statut d'académicien entraîne quelques honneurs et privilèges. Perronneau peut désormais porter l'épée, tout en observant les règlements, et assister aux assemblées (jusqu'en février 1754, il assiste à sept), sans toutefois y prendre la parole, ce qui était réservé aux professeurs, conseillers et amateurs honoraires. Le milieu académique lui procure la commande des portraits d'apparat du prince Charles Alexandre de Lorraine et de sa sœur, Anne Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont et de Mons, et le rapproche de personnalités comme Jacques Cazotte.

À la rencontre des amateurs en Europe : les voyages du « peintre de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris »

Désormais peintre du roi, Perronneau n'a pourtant pas le tempérament d'un courtisan et il profite de l'indépendance que lui offre son nouveau statut libéral pour conquérir d'autres territoires que la Cour sur laquelle de La Tour veille jalousement. Alors qu'il peint le portrait monumental du Prince Alexandre de Lorraine, Perronneau décide de quitter Paris pour Bordeaux, la florissante ville portuaire où se trouve également Joseph Vernet. Sa clientèle se constitue rapidement dans le cercle de l'armateur Bonaventure Journu et de ses amis les Agard.

Bordeaux n'ayant pas d'Académie des arts, il gagne Toulouse qui en possède une des plus anciennes, sur le modèle de l'Académie parisienne. Il participe au Salon du Capitole, peint pour le fastueux marquis de Mirepoix et il rend visite à d'autres amateurs, armé de lettres de recommandations avec lesquelles il se présente dans chaque nouvelle ville. Il reprend contact avec une ancienne connaissance du milieu artistique parisien, maintenant installé à Lyon, Dutillieu, puis part à Rome afin de mettre ses pas dans ceux de son ami Cochin et de saluer Natoire, alors directeur de l'Académie de France. À peine verra-t-il les « principales choses » qu'il rentre à Paris pour le Salon du Louvre. Les portraits de Robbé, Cochin, Vernet, Cars, réalisés au cours de son périple, brillent au sein de ce Salon de 1759, considéré comme le plus beau du siècle.

Le séjour à Londres qu'il entreprend aussitôt pour exposer à la Royal Academy sera assombri par l'exécution capitale de son assistant miniaturiste. C'est donc vers La Haye qu'il dirige ses pas pendant plusieurs mois fructueux où il peint les princes d'Orange et d'autres notables dont il fait envoyer les portraits au Salon. Karlsruhe est la prochaine étape, auprès de la princesse Karoline Luise avec qui il correspond depuis quatorze ans et qui lui commande un portrait de son époux le Margrave.



Portrait de M^{me} Le Grix, née Marthe Agard
© Londres, The National Gallery

Son style très libre et sa technique extrêmement singulière séduisent les amateurs et personnalités des Lumières dont il traverse les milieux avec la même aisance.

Séjour à Orléans dans la société des physiocrates



Portrait de Félicité Pinchinat, future M^{me} Seurat de Guilleville, en Diane - 1765 - Orléans, Musée des Beaux-Arts

Dernier port sur la Loire avant Paris, **Orléans est au XVIII^e siècle une ville prospère jouant un rôle décisif dans le commerce de Loire, notamment celui du sucre qui assure une partie de la richesse de la ville et de ses raffineurs comme Desfriches.** C'est également une ville florissante, animée par des sociétés savantes et des projets d'envergure comme la construction du pont royal, ordonnée par l'intendant des finances Trudaine en 1751. **Avoir été introduit dans la famille du grand Trudaine, dont il a réalisé le portrait du fils en 1762, ne pouvait qu'augmenter le prestige de Perronneau dans la société orléanaise,** ouverte aux idées libérales de la physiocratie et qui vit en 1765, année de l'inauguration du pont, dans la mouvance des idées de l'intendant. Desfriches en connaît tous leurs acteurs et le séjour que Perronneau entreprend en 1765 le maintien à Orléans durant deux ans au cours desquels il réalise une trentaine de portraits.

Le peintre habite rue Royale, près de la maison de Desfriches, où il reçoit ses clients. Il s'est procuré « pour quelqu'un de [ses] amis qui voulait en avoir » un assortiment de bâtons de pastels de la première qualité, provenant de chez le fabricant Bernard Augustin Stoupan de Lausanne et obtenus par Sylvestre, directeur de l'Académie, grâce au concierge qui en revend. Le portrait de Mlle Pinchinat ou de M. Raguenet ont sans doute été peints avec ces pastels dont Stoupan faisait secret. **Durant cette période d'intense activité, Perronneau varie son faire en fonction des modèles et de leurs demandes,** tantôt fini, tantôt plus « touché », tant à l'huile qu'au pastel où il utilise du papier vergé pour un rendu plus texturé et du parchemin pour un résultat plus au pastel lisse.

Pendant ce temps Mme Perronneau acquiert une maison à la campagne près de Paris, une acquisition qu'il qualifiera dans une lettre à Desfriches de « folie » mais où « l'air y est excellent ». Le jardin potager répond à la recherche de conditions de vie plus saines, reflets des théories éducatives de Jean-Jacques Rousseau auxquelles M^{me} Perronneau est sensible. **Elle donne naissance en 1766 à leur fils aîné Alexandre Joseph Urbain Perronneau qui deviendra peintre d'histoire.**



Portrait de Pierre Clément Raguenet

Une quête perpétuelle de nouveaux horizons



Portrait de Mme de Parouty - © Collection du musée des Arts décoratifs et du Design, Mairie de Bordeaux

Perronneau fait une apparition parisienne lors de la séance de l'Académie le 2 septembre 1766 avant de **reprendre le chemin de la province**. **Cet élan permanent hors de la capitale interpelle la critique qui lui reproche de fuir les lieux du bon goût au profit de modèles inconnus**. Si le Salon de 1767 voit naître les premières allusions à cette vie de voyage, celui de 1769 alimente les sarcasmes des salons parisiens et de critiques comme Diderot : l'espiègle Charadin, qui est chargé de l'accrochage des œuvres, malmène entre autres artistes Perronneau dont il place les portraits de Lenormand du Coudray et de Mlle Desfriches face à d'autres de Maurice Quentin de La Tour.

Perronneau, habité par le goût du voyage, continue pourtant de parcourir l'Europe. **Après Bordeaux**, qui lui apporte entre 1767 et 1768 une nouvelle clientèle, **il continue vers Abbeville puis Amsterdam** jusqu'en 1772. Ces quelques années sont marquées par de nouvelles recherches d'effets chromatiques inspirés de Rembrandt, au pastel où il peint les « choses vigoureuses », comme il l'écrit à Desfriches, ou à l'huile qui connaît un regain d'intérêt.

Souhaitant retrouver Paris, il adresse au marquis de Marigny une demande d'atelier, en vain. C'est de nouveau à Orléans qu'il trouve une dernière fois refuge à son retour, avant de poursuivre en 1773 vers Lyon où Mme Boy de la Tour, protectrice de Jean-Jacques Rousseau, le retient quelques temps. **Entre 1774 et 1778, ses pas le guident vers de multiples destinations, à Madrid**, dans la sphère de l'académie San Fernando, au château Gottorf où il peint le Portrait du prince Carl von Hessen-Kassel, alors qu'il gagne **Hambourg, avant de s'installer définitivement à Amsterdam**, d'où il entreprend néanmoins de longs voyages, notamment à Saint-Petersbourg et à Varsovie où sa réputation le conduit en 1782 à peindre au pastel le roi de Pologne.

Le Salon du Louvre de 1779 sera son dernier, avec le portrait de **Coquebert de Montbret**, peint à l'huile deux ans plus tôt et que la critique passe sous silence. Lorsqu'il meurt en **novembre 1783 à Amsterdam**, son absence a été trop longue pour que Paris se fasse l'écho de la disparition de cet artiste voyageur imprégné des idéaux du temps, qui laisse aujourd'hui plus de quatre cents visages de l'Europe des Lumières.

LA POSTÉRITÉ D'UN ARTISTE SINGULIER

En s'éteignant loin de Paris et après treize ans d'une absence à peine rompue par quelques passages trop courts, Perronneau a vu son nom sombrer dans un certain oubli. Si ses portraits figurent dans les plus belles collections, notamment au début du XIX^e siècle il n'était pas rare qu'ils le soient sous d'autres noms, le sien étant même absent des dictionnaires de peintres jusqu'en 1808. Des amateurs ont pourtant œuvré pour la reconnaissance de cet artiste au parcours atypique, qui incarne à lui seul les idéaux esthétiques, la passion démesurée pour le pastel et les inventions techniques du XVIII^e siècle le plus européen.

L'amour qui naît pour le XVIII^e siècle à partir des années 1840 sort de l'ombre ce nom trop peu prononcé. En 1873, les Goncourt font entrer Perronneau dans leur Art du dix-huitième siècle par la petite porte de l'Histoire, celle du **Salon de 1750 au cours duquel Maurice Quentin de La Tour offre une postérité éclatante au jeune prodige que tous encensaient** : pensant le moucher en lui proposant de faire son portrait, finalement de La Tour a permis à Perronneau de laisser à la postérité un pastel à la hauteur des plus magistraux. Cela suffit à **alerter des collectionneurs parisiens qui se passionnent à leur tour pour Perronneau**, à commencer par Camille Groult, collectionneur secret et passionné, et Jacques Doucet, qui ouvre régulièrement les portes de son cabinet magnifiquement aménagé.

Avec le retour en force du pastel dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les artistes comme Jacques-Émile Blanche, Albert Besnard ou Félix Braquemond mettent leurs pas dans ceux de Perronneau en cherchant à retrouver les beaux effets pleins de vie de ses portraits, **publient ou déclarent leur affection pour Perronneau, notamment à l'occasion des grandes expositions** qui font date dans la redécouverte du pastel du XVIII^e siècle. *Cent Pastels*, en 1908 à la Galerie Georges Petit, et *Cent portraits de femmes*, en 1909 au Jeu de Paume redonnent sa place de manière éclatante à Perronneau qui représente à lui seul quasiment un tiers des œuvres exposées avec 33 pastels. La même année, dans *A la recherche du temps*



Portrait d'une femme en robe à la française de soie rouge
© Collection Particulière

perdu, Marcel Proust fait de Perronneau et de Chardin des artistes admirés à la fois de son peintre visionnaire, Elstir, et par les gens du monde, marquant l'estime acquise auprès de toute une société.

Le collectionneur David David-Weill, dont le peintre Vuillard a fait le portrait dans la lumière dorée de son salon, **participe également par ses dons au Louvre au succès de Perronneau, en offrant notamment en 1926 le délicieux Portrait de M^{me} de Sorquainville**. Perronneau entre également dans les nouvelles institutions muséales telles que Cognacq-Jay et Jacquemart-André. C'est toutefois à Orléans, où Perronneau a régulièrement séjourné, que le peintre est chez lui. Eudoxe Marcille, conservateur du musée d'Orléans de 1870 à 1890, œuvre pour faire entrer dans les collections des portraits de celui qui a profondément marqué la ville, dans une politique suivie jusqu'à l'acquisition du portrait d'Aignan Thomas Desfriches en juin 2016 et la rétrospective confiée à Dominique d'Arnoult qui redonne enfin toute sa place à cet artiste de la couleur qui, en restant hors des normes parisiennes de son temps, s'est imposé comme un de ces génies singuliers de l'Europe des Lumières.

— 1783

Mort de Jean-Baptiste Perronneau. Huit portraits appartiennent à des collections européennes devenues par la suite nationales, collectionnées comme portraits d'hommes illustres, ou comme des « tronies ».

— 1822

François Martial Marcille, grainetier aisé, rassemble avec le docteur Lacaze, « premier chineur de France », quinze Perronneau, dans l'Orléanais ainsi qu'à Paris où il s'installe à cette date.

— 1846

Jean-Baptiste-André Grangeret de Lagrange, bibliothécaire puis conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal, offre au musée de Versailles le *Portrait de Pierre Bouguer* (Paris, musée du Louvre, département des arts graphiques).

— 1847-1848

À Tours, M. Schmidt, peintre et restaurateur, acquiert à vil prix auprès du petit fils du peintre l'un de ses portraits de famille peint à l'huile. Il en fait don en 1874 au musée des Beaux-Arts de Tours comme « Portrait de Perronneau » (aujourd'hui identifié comme *Portrait supposé de Louis François Aubert*).

À Tours, M. Roux, par l'intermédiaire de M. Schmidt, acquiert de même des portraits de la famille de Perronneau au pastel : *Portrait supposé de M^{me} Aubert* (ancienne coll. Alfred Mame à Tours. Cambridge, Massachusetts, The Horvitz Collection) / *Portrait de M^{me} Perronneau endormie* (ancienne coll. Alfred Mame à Tours ; coll. part.) / *Portrait d'Alexandre Perronneau, fils du peintre en habit bleu tenant une flûte* (coll. Louis Mayer, 1927 ; localisation inconnue) / *Portrait de jeune garçon en costume blanc* (non localisé depuis sa vente en 1868).

— 1860

Le *Portrait de Daniel Jousse, conseiller au présidial d'Orléans* est offert au musée des Beaux-Arts d'Orléans (premier Perronneau à entrer dans les collections d'Orléans).

— 1863

Exposition des portraits de M. et M^{me} Olivier à l'Exposition de l'Union des Arts de Marseille.

— 1865

Clément de Ris tente de persuader Edmond et Jules de Goncourt d'écrire la biographie de Perronneau.

— 1867

Les frères Goncourt évoquent Perronneau dans leur article La Tour parue dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

— vers 1869

Edgar Degas peint le portrait de sa sœur au pastel, *M^{me} Edmondo Morbilli, née Thérèse De Gas*. Il représente dans son tableau

un portrait par Perronneau accroché dans l'appartement familial, rue Mondovi à Paris.

— 1870

À Paris, à l'initiative de Frédéric Reiset, conservateur des Archives des musées nationaux, le Louvre acquiert le *Portrait d'une jeune fille (Marie Anne Huquier tenant un petit chat)*, premier Perronneau à entrer dans les collections du Louvre.

— 1870-1875

Les commentaires et critiques des *Salons du Louvre* par Diderot pérennisent le nom de Perronneau

— 1870-1890

Eudoxe Marcille, fils de François Marcille, œuvre en tant que directeur du musée des Beaux-Arts d'Orléans à l'acquisition d'œuvres de Perronneau. Le *Portrait de M^{me} Fuet* (1876), *Portrait de Robbé de Beauveset, M^{me} Perronneau en Aurore* (1877), *Portrait de Robert Soyer* (1883) et *Portraits de Jean-Michel Chevotet et de M^{me} Chevotet* (1895) entrent par dons.

— 1870-1875

Camille Groult, minotier dont l'épouse, Alice Émilie Thomas Tassin de Moncourt, est née à Olivet, commence à rassembler sa collection de pastels qui s'élèvera à vingt-trois dans l'exposition des *Cent pastels* en 1908 à la Galerie Georges Petit. Le *Portrait de Philippe Cayeux et de son épouse* ainsi que le *Portrait de M^{lle} de l'Épée* en font partie.

— 1878

Alexandre Dumas fils achète le *Portrait de Lenormant du Coudray* (acquis en 1928 par Ernest Cognacq. Paris, musée Cognacq-Jay). Il le présente à l'exposition universelle dans l'exposition *Portrait historiques français* organisée par le marquis de Chennevières.

— 1886

Julie Manet, fille d'Edouard Manet et de Berthe Morisot, mentionne les pastels de Perronneau qu'elle a vus au musée d'Orléans, à commencer par *M^{me} Perronneau en Aurore* qu'elle trouve « très joli ».

— 1896

Maurice Tourneux publie la première monographie consacrée à Jean-Baptiste Perronneau dans la *Gazette des Beaux-Arts*, réédité et mis à jour en 1903 dans un tiré à part Jacques Doucet commence à rassembler neuf Perronneau qu'il montrera dans son hôtel particulier rue Spontini, ouvert à la visite de 1907 à 1912. Le *Portrait de Jacques Charles Dutilleul* lui a appartenu.

— 1904

Bruxelles, exposition *L'Art français au XVIII^e siècle*.

— 1908

Exposition *Cent pastels du XVIII^e siècle par La Tour, Perronneau, Nattier, Chardin, Greuze, Reynolds, Boucher, Rosalba Carriera, Frey,*

Hoin, Lenoir, Duplessis, Méréelle, Ducreux, Guérin, Drouais, Russell, etc., et de bustes par Houdon, Pajou, Caffieri, Coustou, à la Galerie Georges Petit. Sur 118 numéros, 33 sont des pastels de Perronneau.

— 1909

Exposition *Cent portraits de femmes des écoles anglaise et française du XVIII^e siècle*, au Jeu de Paume.

Paul Ratouis de Limay, descendant de Desfriches, et Léandre Vaillat publient *J.-B. Perronneau, 1715-1783, sa vie et son œuvre*, (2^e éd. revue et augmentée, Paris et Bruxelles, 1923).

David David-Weill rassemble sa collection dans la maison qu'il a fait construire à Neuilly. Le *Portrait de M^{me} de Sorquainville, née Geneviève Antoinette Le Pelletier de Martainville* (Paris, musée du Louvre) et *Portrait d'une femme de face, anciennement dit la « Marquise d'Anglure »* (Coll. particulière) y figurent.

— 1912

Le musée du Louvre acquiert le *Portrait d'Abraham Van Robais en habit de velours violet* à la vente Jacques Doucet.

— 1918

Joseph Demotte, antiquaire, démarche les descendants de modèles de Perronneau près de Bordeaux. Mis en vente dans sa galerie new-yorkaise, ces portraits contribuent à la connaissance du peintre aux États-Unis. Les portraits de Marthe et de Pierre Agard y figurent.

— 1923

Le corpus de l'œuvre connu du peintre a quintuplé depuis 1909 dans la réédition de la monographie de Perronneau par Paul Ratouis de Limay et Léandre Vaillat.

— 1923-1930

11 portraits (5 pastels et 6 huiles) entrent en collections publiques européennes et américaines.

— 1926

David David-Weill donne au musée du Louvre le *Portrait de M^{me} de Sorquainville*.

— Seconde Guerre mondiale (1939-1945)

Une vingtaine de portraits par Perronneau sont saisis chez des collectionneurs français, principalement des pastels. Certains sont destinés au Führermuseum de Linz (Commission de choix des œuvres d'art de la récupération artistique, 1949 : *Portrait de M. Michel de Grilleau* et de *M^{me} Michel de Grilleau*, attribués au musée des Beaux-Arts d'Orléans en 1952 ; *Portrait de « Monsieur Floret »*, attribué au musée du Louvre, département des arts graphiques en 1951).

— 1945-1999

Acquisitions par les musées européens et dans le monde :

31 portraits (29 pastels et 10 huiles) entrent en collections publiques européennes, américaines et australiennes. La proportion est conforme à celle de l'œuvre de l'artiste.

— 2002

Acquisition par la Société des Amis des musées d'Orléans pour le musée des Beaux-Arts du *Portrait de Charles François Tassin, seigneur de Charsonville*.

— 2003

Le Metropolitan Museum of Art de New York achète le *Portrait d'Olivier Journu* pour la somme de 258 750 euros (frais inclus).

— 2004

Acquisition au Towneley Hall Art Gallery and Museum du *Portrait de John Towneley, mousquetaire noir, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis*.

— 2005

Acquisition par The J. Paul Getty Museum de Los Angeles du *Portrait de Théophile Van Robais* de l'ancienne collection Georges Dormeuil.

— 2006

Don par Mme Denise Fossard au musée des Beaux-Arts d'Orléans du *Portrait de Félix Louis Lenormant de Mailly en chasseur*.

— 2014

Publication aux éditions Arthéna de la monographie de Jean-Baptiste Perronneau par Dominique d'Arnoult.

— 2015

Acquisition par la Société des Amis du château Gottorf du *Portrait de Charles, prince de Hesse-Cassel*.

— 2016

Les portraits de Desfriches, de sa femme et sa fille, toujours chez les descendants des modèles, sont mis en vente. Prémption en vente publique par le musée des Beaux-Arts d'Orléans du *Portrait d'Aignan Thomas Desfriches*, fondateur du musée, pour la somme de 412 500 euros (frais inclus) avec l'aide du Fonds du Patrimoine et grâce au legs de M^{me} Guillaux. Acquisition du *Portrait de M^{me} Desfriches, née Marie Madeleine Buffereau*, grâce à la généreuse compréhension de la famille.

— 2017

Acquisition du *Portrait d'une femme en robe bleue et de son serviteur noir*, ancienne collection Castellane, grâce à la généreuse compréhension de Diane d'Orléans et de la maison de vente Christie's. Il s'agit de la 22^e œuvre de l'artiste à entrer dans les collections du musée. Acquisition par le musée des Arts décoratifs de Bordeaux du *Portrait de M^{me} de Parouty, née Marie Jeanne de Jeanne*. La première rétrospective de l'artiste, au musée des Beaux-Arts d'Orléans, est reconnue d'intérêt national par le Ministère de la culture.

JEAN-BAPTISTE PERRONNEAU

Jean-Baptiste Perronneau, né à Paris vers 1715, grandit dans le quartier de la Sorbonne dédié à l'estampe. Il développe son talent naturel pour le dessin auprès de Charles-Joseph Natoire et Laurent Cars le perfectionne à la gravure. Il se met à peindre au pastel des portraits dans son entourage professionnel et familial vers 1740. Il acquiert parallèlement au pastel une égale maîtrise de l'huile. Ce double talent lui permet d'être « agréé » par l'Académie en 1746, première étape qui lui permet d'exposer au Salon du Louvre, avant d'être définitivement reçu. Son succès est immédiat et l'expose à la jalousie d'autres peintres de portraits. Sa clientèle est parisienne, provinciale et étrangère. Il est reçu par l'Académie avec les portraits peints à l'huile de Jean-Baptiste Oudry et du sculpteur Sigisbert Adam en 1753.

Néanmoins, il préfère renoncer à la carrière qui lui est ouverte de peintre de portraits d'apparat. En 1756, muni de ses pastels et lettres de recommandations, il quitte Paris pour les villes prospères du Sud de la France et rencontre une clientèle éclairée et prospère. De Lyon, il fait rapidement le voyage de Rome. Comme il en était

à Paris, le ressort de ses voyages en province et en Europe reste les rencontres d'artistes près des Académies et d'amateurs d'art, tel Aignan Thomas Desfriches à Orléans, ces figures centrales facilitant l'accès des artistes à la commande privée. Il en sera ainsi à Londres, La Haye, Amsterdam, Karlsruhe, lors d'un premier cycle de voyages jusqu'en 1764. Après une halte à Orléans, mobile et fidèle dans ses amitiés, il reprend les mêmes directions lors d'un second cycle de voyages qui le conduiront plus loin après le Salon de 1769, à Madrid, Hambourg, Schleswig, Varsovie.

Le centre de reconnaissance de 1746 à 1779 reste Paris et son Salon du Louvre où il envoie des portraits de modèles prestigieux peints à l'étranger ou de notables provinciaux. Sa clientèle met au jour une nouvelle composante, avec les élites du grand négoce.

420 portraits sont répertoriés, au pastel et à l'huile (pour un tiers). Il a exposé 120 portraits à quinze Salons du Louvre de 1746 à 1779, ce qui en fait largement l'un des plus grands protagonistes du Salon de son siècle.

COMMISSARIAT

Olivia Voisin

Directrice des musées d'Orléans

Olivia Voisin est directrice des musées d'Orléans depuis décembre 2015. Elle était auparavant conservateur du département Beaux-Arts du Musée de Picardie à Amiens. Spécialiste de la période romantique et des liens entre la peinture et le théâtre aux XVIII^e et XIX^e siècles, elle prépare le catalogue raisonné de frères Achille et Eugène Devéria.

Dominique d'Arnoult

Commissaire de l'exposition

Dominique d'Arnoult, docteur en histoire de l'Art, a obtenu un Diplôme d'Études Approfondies en Lettres classiques à l'université de Caen où ses travaux ont porté sur Eschyle. Musicienne, elle a travaillé à France Musique et à l'Institut de pédagogie musicale et chorégraphique (Paris, La Villette).

À partir de 2001, elle s'est consacrée à la rédaction de la monographie et du catalogue raisonné de l'œuvre de Jean-Baptiste Perronneau, sujet de sa thèse préparée sous la direction du professeur Christian Michel à l'université de Lausanne et soutenue en 2014. L'ouvrage issu de cette thèse, publié par Arthena, a reçu le Prix Eugène Carrière 2015 de l'Académie française.

SCÉNOGRAPHIE SIGNÉE MARTIN MICHEL

L'intention de Martin Michel était de suggérer un intérieur de l'époque de Perronneau mais réduit à ses plus simples composants, comme si les éléments décoratifs avaient disparu mais que subsistaient encore leurs emplacements simplifiés.

Ainsi la scénographie est fondée sur une distribution de pièces avec des passages, des enfilades ainsi que des empreintes de couleurs sur fond blanc. La couleur pour évocation des peintures, papiers peints et tapisseries, le blanc comme la trace d'éléments d'architectures, lambris, chambranles ou corniches.

- **Catalogue**

A paraître le 15 juin 2017
192 p. ; illustrations en couleur ; 28 x 23 cm ;
29,00 euros

- **Colloque international**

22 et 23/06 - 9h30 à 18h : **Jean-Baptiste Perronneau, un artiste de son temps ?**

- **Programmation musicale**

Samedi 01/07 - 15h : **Un après-midi chez Monsieur Desfriches**

Concert en partenariat avec le Conservatoire d'Orléans

Vendredi 15/09 - 18h : **Le Salon de musique de Monsieur Perronneau**

Récital viole et théorbe (Marin Marais, Caix d'Hervelois et Couperin) par l'Ensemble La Rêveuse.

- **Visites**

Samedi 17/06 - 15h : **Visite par Dominique d'Arnoult**, commissaire de l'exposition

Vendredi 30/06 18h, samedi 12/08 Et samedi 19/08 15h, vendredi 08/09 18h :

Visite **Le pastel dans tous ses états**, Valérie Luquet (restauratrice des arts graphiques du musée des Beaux-Arts)

Les Mardis 04/07, 11/07, 18/07 : **16h au musée**

Les Dimanches 23/07, 30/07 15h : **Un dimanche au musée**

- **Visites jeunes publics**

Mercredi 05/07 14h : **Des images à lire** (4-8 ans), durée 1h

Les Mercredis 19/07 et 30/08 15h : **Visite contée** (8-10 ans), durée 2h

Les Mardis 11/07 et 25/07 15h : **Visite-atelier couleur pastel** (8-10 ans), durée 2h

- **Aides à la visite**

Perronneau est un portraitiste accompli, maîtrisant aussi bien l'huile que le pastel, mais c'est bien dans cette dernière technique, le pastel, qu'il s'impose dès ses débuts comme l'un des plus grands artistes de son temps. Le pastel connaît au XVIII^e siècle un engouement extraordinaire. Aujourd'hui peu pratiqué et rarement montré dans les musées car appartenant à la catégorie des arts graphiques, le pastel demande pourtant, pour être bien compris par le public, qu'un dispositif didactique soit mis en place.

Trois espaces dans l'exposition permettent de mieux appréhender ce qui fait l'art de Perronneau, pour les publics les plus divers (adultes, familles et jeunes publics, mais également en situation de handicap, y compris visuel).

- **Des tissus anciens, prêtés par la Comédie-Française, permettent de confronter l'objet représenté et sa représentation, afin de bien comprendre ce que peint Perronneau.** La soie, le velours de soie ou de coton, la dentelle qui ponctuent les portraits apparaissent plus clairement, avec un dispositif tactile qui permettra de toucher ces matériaux.
- **Un espace de l'exposition est consacré à la technique.** A côté de portraits montrant différentes étapes (à peine esquissé avec seulement la ressemblance, entièrement tracé mais sans la ressemblance, achevé ou encore trop restauré), une table « sensorielle » complète la découverte avec les matériaux du peintre (papier, parchemin..) et des évocations, notamment pour les publics aveugles, de la sensation visuelle du pastel.
- **Une table tactile fait entrer dans l'univers de Perronneau, avec des explications de la technique du pastel, de sa fabrication à son application, ou encore de la technique très particulière de Perronneau grâce à des photos HD et des détails.**

LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS D'ORLÉANS



17

Parmi les premiers à ouvrir en France, en 1797, et installé depuis 1984 dans un nouveau bâtiment de plus grande ampleur, le musée de Beaux-Arts d'Orléans est une des premières collections de France.

Le musée conserve notamment un Saint Thomas de Velázquez, un des rares tableaux du maître dans les collections françaises, un important fonds de peinture française du XVII^e siècle (Laurent de La Hyre, Lubin Baugin, Louis Le Nain) et du XVIII^e siècle (François Boucher, Elisabeth Vigée-Lebrun, Jean-Honoré Fragonard), ainsi que des oeuvres italiennes (Annibal Carrache, Guido Reni) et des écoles du Nord (Jan Brueghel, Jacob Isaacksz Van Ruysdael). Les collections du XIX^e siècle sont constituées notamment de peintures d'histoire envoyées par l'Etat et de l'important fonds d'atelier du romantique Léon Cogniet associé à ses amis Achille-Etna Michallon, Pierre-Narcisse Guérin, Eugène Delacroix et Théodore Chassériau. Des œuvres de Paul Gauguin et Louis-Maurice Boutet de Monvel complètent la visite de ce département. Les salles du XX^e siècle présentent à la fois des œuvres du premier tiers du siècle (Gaudier-Brzeska, Tamara de Lempicka, Marie Laurencin, Auguste Rodin), des artistes issus du mouvement de la figuration narrative et une salle composées de chefs-d'œuvre de l'abstraction lyrique de Simon Hantai, Zao Wou-Ki, Olivier Debré et Alfred Manessier.

Le cabinet d'arts graphiques, comptant 12 500 dessins et 50 000 estampes, est un des plus riches de France et permet de découvrir des feuilles de Jean-Siméon Chardin, Maurice Quentin de La Tour et Jean-Baptiste Perronneau.

Un musée en mouvement

Le musée des Beaux-Arts d'Orléans est un des plus dynamiques dans ses projets et ses acquisitions. Des travaux de modernisation du parcours permettent depuis septembre 2016 de découvrir les collections des XVI^e et des XVII^e siècles sous un nouveau jour, avant que les travaux ne portent sur les autres étages du musée et s'achèvent en 2019.

Etage après étage, ce parcours offrira aux collections un écrin où prévaudra une meilleure lecture des œuvres dans une scénographie plongeant le visiteur dans des ambiances plus historiques, avec un plus grand accompagnement du visiteur. Le nouvel accrochage privilégie la chronologie, afin de mieux percevoir le contexte de création des oeuvres mais également la richesse des échanges qui existaient entre pays européens. Après le parcours des XV^e-XVII^e siècles, ouvert depuis septembre 2016, le XVIII^e siècle est actuellement en rénovation et rouvrira ses portes à la fin de l'année 2018.

INFOS PRATIQUES

Musée des Beaux-Arts d'Orléans

Place Sainte-Croix
45000 Orléans

Du mardi au samedi : 10h-18h
Nocturne le vendredi jusqu'à 20h
Le dimanche : 13h-18h



Sites web : <http://www.orleans-metropole.fr/330/le-musee-des-beaux-arts.htm>

Information du public

02 38 79 21 83
musee-ba@orleans-agglo.fr

Tarifs - Collections permanentes et exposition
temporaire : 6 € - tarif réduit : 3 €

Le billet donne accès à l'ensemble des musées (musée des Beaux-Arts, Hôtel Cabu-Musée d'Histoire et d'Archéologie, Maison Jeanne d'Arc, Centre Charles Péguy).

CONTACT PRESSE

Pierre Laporte Communication : 01.45.23.14.14
Laurent Jourden : laurent@pierre-laporte.com
Sarah Plessis : sarah@pierre-laporte.com

Direction de l'Information et de la Communication
Orléans Métropole – Mairie d'Orléans

Paul DAVY, Attaché de Presse
paul.davy@orleans-metropole.fr
02-38-79-21-18 / 06-88-62-80-54

